

SOMMAIRE : *Courses et foires. — Manifestations socialistes. — Coquelin, Fevre et Thérèse.*

Bruxelles commence à faire tout son possible pour être aussi ennuyeux que Paris, les dimanches et les jours de fêtes. Tout le centre est désert, les vitrines sont closes, et, dans ce vide des rues, les chiens ne parviennent même plus à se faire écraser pour obliger les reporters.

Là-bas, cela se comprend mieux : on vit dans des appartements réguliers et exigus comme des damiers, sans échappée de verdure, sans pelouse et sans fleurs ; on a tout au plus les jardins suspendus que les femmes entretiennent à leurs corsages. Alors les Parisiens vont à la campagne par besoin d'espace et d'air, avec une envie très prononcée de cueillir quelque chose, n'importe quoi : herbe, cresson, salade, pourvu que ce soit vert ; c'est une nostalgie ! Et très précieusement, ils rapportent leurs trophées le soir par les gares, emplies d'étreintes et de rires.

Ici, l'exemple est suivi de plus en plus : on court à l'Avenue, on va au Bois, on organise des caravanes pour Boitsfort ou Groenendael, on va faire une partie de plaisir au cimetière d'Evere ou à celui de Laeken.

Bruxelles est vide et, comme une ville bien portante, elle a les extrémités chaudes, ces jours-là.

Lundi dernier, second jour de Pâques, la foule s'est partagée entre la kermesse de Dieghem et les courses du Printemps. On professe ici un engouement extrême pour le sport, et nos gommeux bourgeois choisiraient volontiers pour blason : têtes de chevaux sur champ de courses.

Je comprends très bien la passion du cheval et de l'équitation ; être un galant cavalier n'est pas chose qu'on doive dédaigner, et je sais tout le charme des longues chevauchées à travers plaines et bois.

C'est — si on peut dire — la volupté de la vitesse. Mais à côté de ces fervents de l'écurie, qui usent leurs doigts au cuir des rênes, comme les moines à leurs rosaires, il y a ceux qui pratiquent le cheval, par occasion, une fois l'an, et qui vont faire comme leurs Pâques au champ de courses.

Ils s'y rendent moins pour voir que pour être vus, avec le secret espoir de regagner, en pariant, leurs gants neufs du matin. Supprimer les paris, c'est supprimer les courses. Aussi les book makers ont-ils plus que jamais pignon sur le turf. Et c'est si vrai que les petits chevaux de zine, à Ostende et à Spa, attireraient la foule autant que leurs confrères en chair et en os, avant qu'un procureur du Roi austère soit venu les arrêter, au nom des bonnes mœurs, dans leur cirque de drap vert.

Heureusement qu'il nous reste encore les chevaux de bois au kaléidoscopique tournoiement, les chevaux de bois chantés par Verlaine, les chevaux de bois des bonnes foires de banlieues, commencées à Schaerboek dimanche dernier et qui vont se suivre dans les autres faubourgs. Ceci, au moins, est artiste et pittoresque : les parades, les costumes à paillettes, la drôlerie des toiles peintes et, par dessus tout cela, symbolisant la joie de peuple — une joie triste — la musique sanglotante des orgues usées.

Partout, à la foire, au pèlerinage de Dieghem, aux courses du grand Prix, il y avait une foule énorme, comme aussi dans les villes où chaque train débarquait toute une cargaison de provinciaux, en rupture de livres de commerce. Et dire qu'on va gémissant partout sur la crise et le mauvais état des affaires. La crise l'et tout le monde s'amuse, voyage, festoie, jette l'argent par les fenêtres des wagons. La crise, ce n'est comme l'amour vrai dont tout le monde parle et que plus personne ne connaît. La crise, en en cause veniment trop pour qu'elle

féraient une meilleure pitance, au risque de manger avec leurs doigts !

Mais le suffrage universel, c'est, pour les déclassés de la bourgeoisie et pour les ambitieux de la plèbe, le seul moyen d'arriver.

Parmi ceux-ci voyez, par exemple, la confortable situation que s'est faite ainsi le citoyen Ansele, le chef des socialistes gantois. Il trône en maître dans leur local qu'il appelle pompeusement « son hôtel de ville » ; il y a fait installer des presses pour son journal le *Vooruit* qui tire, paraît-il, à 8000 exemplaires, et pour la rédaction duquel il reçoit plus de 4000 francs par an, un appointement de magistrat, sans compter sa part de bénéfice dans le magasin d'étoffes annexé au local, et dans la boulangerie qui y fonctionne également, une boulangerie à vapeur qui cuit plus de 25000 pains par semaine. Cette organisation coopérative est une chose excellente, à laquelle nous ne demandons pas mieux que d'applaudir et d'aider, mais qu'on nous laisse tranquilles avec le suffrage universel dont le peuple ne se soucie pas et qui, du reste, n'est pas un remède puisqu'en France, malgré lui, nous assistons aux mêmes grèves et aux mêmes crises sociales. Cela servirait tout au plus à faire entrer dans les Parlements des gens tarés ou stupides. Nous y comptons déjà pas mal de médiocres ; plus on sera à voter, plus on votera mal, et c'est dans ce sens que M. Renan avait bien raison de définir ainsi son idéal de gouvernement : une oligarchie de quelques-uns qui seraient issus des hommes les plus intelligents et des femmes les plus vertueuses.

Dans l'art aussi, comme dans les autres choses de la vie, il est de l'essence des supérieures d'être peu accessibles à la foule, tandis que les talents médiocres plaisent aux gens de bel air et que les aptitudes vulgaires enthousiasment le gros public tout entier.

La preuve Fevre, Coquelin et Thérèse,

Il a inventé le monologue, non pas même le monologue drôle, sans prétention de son frère, le cadet, un homme d'esprit qui écrivait un jour cette chose désarmante : tout ce que je rêve, c'est de pouvoir écrire sur ma carte de visite : « Coquelin cadet, bon garçon. »

Mais l'aîné, le dauphin, le chef de la dynastie, ne l'entend pas ainsi ; il nous a imposé le monologue sérieux, il a anobli des poètes, de vrais poètes comme Paul Delair, Manuel et Déroulède ; il a donné au *Sergent* et à la *Robe* des lettres patentes en poésie ; il a voulu régner à la Comédie française, dicté des choix à l'Académie. Encore un peu s'y serait-il présenté, s'il était de la dignité d'un souverain de se commettre avec ses sujets. Car M. Coquelin est roi, — il est dictateur.

Cela explique sa sérénité, le lendemain, quand on est venu l'interviewer ; au saut du lit, à la diplomate, on lui a demandé son opinion sur les faits de la veille ; autant vaudrait aller demander à un monsieur giffé publiquement combien il a vu de chandelles !

Quoi qu'il en soit, l'excellent homme a répondu qu'il n'avait pas de rancune contre les méchants qui l'avaient abreuvé de fiel et de vinaigre. Du reste, le jour de la justice arriverait et, malgré tout, il était certain d'avoir « toujours le public pour lui. »

Le public, soit ! M. Coquelin — M. Ohnet a aussi le public pour lui — vous êtes quelque peu un M. Ohnet au théâtre, et c'est pour cela que vous êtes exposé, chaque fois que vous reviez, aux sifflets des vrais artistes que votre « art de public » horripile.

Après cela, vous aurez chaque fois pour vous consoler la critique du bel air qui vient de vous demander pardon « au nom de la Belgique, » lui qui la représente comme un annuaire représenterait le sérail. C'est, du reste, le moins qu'il puisse faire vis-à-vis de vous, vous qui, dans votre infinie bonté, lui avez permis... de vous ressembler.

C'est assez populacior, mais très supérieur encore aux chanteuses d'a présent qui chantent sur un mode descendant :

Je voudrais être gaga
Et que mon cœur naviguât
Sur une fleur de seringat.

Aujourd'hui, nous avons les *Grilles d'Égout* et les *Goulues*, qui se contentent de tricoter le vide avec leurs jambes. RENO.

LES « HOMMES USÉS ».

Jeudi soir, l'Association libérale a choisi définitivement pour candidat M. P. Janson, au moment même où la Ligue libérale proclamait M. Buis l'homme nécessaire du moment. M. Frère a été « lâché » dans les dernières élections. Touchante union ! M. le Bourgmestre a juré ses grands dieux qu'il n'avait jamais été le candidat de M. Fevre et qu'il différait en ce moment bravement d'opinion avec lui, puisqu'il est gardien de la révision de l'art. 47 de la Constitution et des sermons personnels des maîtres qui défendent sa candidature, par exemple, la Nation, ont bu ces paroles comme du lait d'ânesse. « Nous voilà bien loin, » écrit « cette feuille, de la fameuse excommunication : « les libéraux n'ont rien de commun avec les radicaux ! » Nous doutons fort que M. Frère lui-même soit « encore disposé à la rejeter ». La candidature de M. Buis est donc franchement radicale. Seulement, M. le Bourgmestre est un radical honteux.

À l'Hotel Continental, au moment où le pauvre M. Couvreur, le père sans enfant(s) de l'enquête scolaire, comparait M. Buis à un diamant, M. Janson le

existe. Cela rappelle cette comédie de Sardou ou une dévota d'allures puritaines parle toujours de la vertu. « Trop de vertu pour être vertueuse », dit d'elle un des personnages de la pièce.

23.86

Quant à la crise aussi, on en aurait vraiment douté en assistant au défilé d'ouvriers organisé par les groupes socialistes pour leur Congrès tenu à Gand, dimanche dernier. On se serait attendu à voir passer l'armée de la misère, des drapeaux en loques et des manifestants en haillons. Au lieu de cela, des hampas dorées, des étendards d'un rouge superbe, toute une litanie de cartels fleuris précédant chaque groupe d'ouvriers, divisés par corps de métier : les tisserands, les typographes, les menuisiers, comme les gildes et les corporations au temps d'Arteveld. Plus une seule blouse bleue, mais des vestes, des redingotes, des « complets » corrects et même — ô sainte démocratie ! — des habits noirs et des gilets en cœur. Ceux-ci, c'étaient les meneurs, bien entendu, les dictateurs de demain; mais dans la foule des simples ouvriers, beaucoup arborent des gilets de velours et des chaînes d'or. En outre, presque tous fumaient des cigares ! Certes, il y a des misères véritables; mais elles sont obscures et silencieuses. C'est à celles-là que doit aller la pitié douloureuse de chacun. Qu'on avise, qu'on prenne des mesures, qu'on édicte des lois, que la charité, à défaut du remède, intervienne, pour leur assurer à tous du pain, du travail et même des fêtes et des danses, le *panem et circenses* des Romains.

Voilà tout ce que le bon peuple, le vrai peuple demande, et quant au suffrage universel, réclamé par tous les écrivains du cortège, par tous les orateurs du Congrès, il ferait l'effet aux mains du peuple d'un couvert d'argent donné à des gens qui pré-

A preuve Fevre, Coquelin et Thérèse, trois artistes parisiens que nous avons eus en représentation cette semaine à Bruxelles.

Les comédiens de là-bas ont depuis longtemps cette habitude de venir utiliser leurs congés chez nous.

Mais alors, comme des collégiens en vacances, ils relâchent, n'y mettent plus de retenue, affichent un sans-çon dont ils se garderaient bien dans les théâtres où ils sont pensionnaires. Jusqu'ici, avec notre badauderie belge vis-à-vis des choses françaises, la chose avait été sans encombre. Mais les coteries ne donnent plus le mot d'ordre et le sentiment de chacun commence à s'exprimer librement. Nous en avons assez des admirations toutes faites et des gloires qu'on nous impose. M. Coquelin l'a appris à ses dépens, samedi dernier, au théâtre des Galeries où on l'a sifflé sans vergogne. Et ceci n'est qu'un avertissement, après lequel il fera bien de ne plus revenir, car l'hostilité contre lui s'afficherait d'une manière autrement expressive et énergique.

Qui donc a sifflé Coquelin? Des artistes.

Pourquoi a-t-on sifflé Coquelin? Parce qu'on nous le donne ici comme un « éminent » comédien, un grand artiste, et qu'il n'est, en réalité, qu'un acteur ordinaire, d'un orgueil et d'un cabotinage agaçants. En vain a-t-on essayé de donner le change et d'attribuer cette manifestation à un accès de chauvinisme, cette fausse monnaie du patriotisme. Non : mademoiselle Dudley n'avait rien à voir dans cette affaire. C'est Coquelin tout simplement, Coquelin acteur, comique, conférencier, publiciste et... homme politique qu'on a sifflé l'autre soir. Du reste, sous tous ces avatars, M. Coquelin reste le même : un pédant doctrinaire, doctrinaire en art comme il était, en politique, opportuniste et ami de Gambetta. Car très sérieusement, il aura rêvé d'aller dire des monologues à la Chambre, des monologues sur le budget des cultes et sur les droits d'accise.

Ah! voilà ce qui suffirait à faire décréter d'accusation par tous les vrais artistes M. Coquelin, aîné, de la Comédie française.

Si M. Coquelin est l'élu des bourgeois, M. Fevre est celui des artistes. Les mêmes qui ont manifesté contre celui-là ont chaudement acclamé celui-ci dans *Tartuffe*, au théâtre du Parc. Quel ton distingué, quelle composition du rôle, quelle intelligence des mots, quelle ampleur sobre des gestes ! Ceci, c'est du grand art, et quand même M. Fevre « n'aurait pas toujours le public pour lui », il aura toujours dans toutes les salles, en un coin quelconque, trois ou quatre artistes véritables auxquels il donnera le grand frisson; et cela doit lui suffire pour se sentir célèbre, selon la pensée de Baudelaire écrivant à Arsène Houssaye : « Un livre connu de vous, de moi et de quelques-uns de nos amis n'a-t-il pas tous les droits à être trouvé fameux ! »

Quant à Thérèse, la grande, l'incomparable Thérèse que Vallès avait saluée comme une prophétesse, « parce qu'elle initie le peuple aux jouissances de l'art », et qui, d'autre part, avait provoqué les éloqu岸tes appréciations de Veillot, elle nous est apparue en chair et en os — en chair surtout — sur la scène du théâtre de l'Éden. Elle porte sur sa tête une étoile, mais l'étoile ne brille plus qu'aux feux de bengale. Elle s'adonne particulièrement aujourd'hui aux romances patriotiques ou villageoises avec des couplets dans le goût de celui-ci :

Rossoignolet du bois sauvage
Doux chérubin
Va dire à la fleur du village
Que j'aimons ben

C'est à attendre des gendarmes; puis, un instant après, le naturel d'autrefois reprend le dessus; elle entonne les *Canards*, se gargarise avec des tyroliennes et fait le grand écart des bras.

fanis) de l'enquête scolaire, comparant M. Buis à un diamant, M. Janson à un lapidaire. « J'espère, a barytonné celui-ci, « j'espère, pour le corps électoral, que M. Buis ne variera pas dans sa ligne de conduite, qu'il restera ce qu'il a toujours été (un bon radical) et que M. Frère aura, en lui, usé un honneur de plus, comme M. Jottrand, comme M. Berger, comme M. Van Humbeeck, comme M. Goblet.

Ainsi donc, l'Association et la Ligue sont d'accord pour attribuer à la candidature de M. Buis un caractère de radicalisme. Seulement, l'Association la repousse, parce qu'elle n'émancipe pas d'elle-même la Question de hontique électorale.

Ainsi se trouvent confirmées toutes les appréhensions que nous avons manifestées dans notre numéro de Dimanche dernier.

Plus que jamais, nous avons le devoir de repousser et M. Janson et M. Buis. Nous n'usons pas du premier et nous n'avons que faire d'un homme destiné à être usé comme le second. Il nous faut un autre candidat. Nous l'aurons et nous voterons pour lui, et, avec nous, tous les bons citoyens protesteront par leurs votes contre la comédie politique de nous sommes les spectateurs.

P. S. — Au moment où nous mettons sous presse, une assemblée générale de la Fédération des Nationaux Indépendants statue sur le choix du candidat pour l'élection législative du 11 mai. C'est le Lieutenant-Général JACMART dont la candidature est proposée à suffrages des membres de la Fédération. Il ne semble pas douteux que ceux qui n'approuvent unanimement ce choix.